

LE BOURREAU DE SON FILS

PAR Gustave Guesviller

Avec la même angoisse j'atteignis la porte, avec la même angoisse je tournai la clef. Mais les regards grincèrent logiquement et ce simple bruit suffit à me ramener à la réalité. — J'étais furieux!

Par une tension puissante de ma volonté je me contraindis à pénétrer avec épouvante dans la chambre du pendu. — Elle était froide comme un tombeau. — J'allumai une bougie et, lentement, m'efforçant toujours à la chambre dans la pièce maudite. Rien n'avait changé. Le secrétaire était là; auprès de lui, le coffre-fort; la table de travail; la chaise; la cheminée; le lit dans son alcôve, en face de la fenêtre. La fenêtre!... Elle était fermée. J'allai l'ouvrir. Alors la bougie se prit à vaciller, faisant des ombres bizarres au plafond, sur les murs. Je m'assis — me persuadant que je tremblais — et je m'abimais dans une contemplation fixe du lit.

Combien de temps restai-je ainsi? tout à coup je me levai dans un brusque sursaut, les bras crispés, l'œil hagard, les cheveux hérissés. Il y avait quelqu'un dans le lit!... Quelqu'un! — On je venais de le voir. Une forme humaine se dessinait vaguement dans l'ombre mystérieuse de ce lit. — Et c'était une femme, que respirait, elle vivait! — Un désir de joie m'en vint. — Et voici, qu'à l'instant même, la terrible symphonie de la tempête s'éleva, immense dans la nuit. Le vent reprit ses lamentations défilantes; la pluie, son crépitement monotone; la foudre, sa cadence formidable. Une idée étrange assourdisait ma passion d'une volupté féroce, se fit dans mon esprit surmène; j'avais rêvé l'assassinat du comte, rien n'était fait, tout était à faire, j'allais le faire... je le ferais!

D'un pas lent, automatique, je m'approchai du lit, mais comme je soulevais les rideaux, je sentai autour de moi le regard soupçonneux de l'assassin, j'eus l'instinct d'un cri d'horreur. — A la fenêtre, se balançant au vent, le comte de Maleplaine était pendu! — il me regardait! Et pourtant, il était couché dans son lit; la forme humaine se percevait toujours. La vision était double; je voyais la mur, sentant ma raison s'égarer. Mais dans ma tête je trebuchai et je tombai sur un cadavre, comte!... encore!... Le hid-ax penda était partout!

Comment fis-je pour courir à la fenêtre, pour en ouvrir tout grands les volets? — La nuit était plongée dans un calme profond; j'us que j'eussis pour voler la lune qui glissait dans l'azur la nuit; pas un bruit sinon le murmure des feuilles sous les pas de la brise.

que la fixité de mon regard sur cette forme vague qui semblait bouger sous l'action de la lumière, jointe à la surexcitation de mon imagination, eût déterminé dans mon esprit l'apparition subite du comte; la solidarité intime des sens expliquait l'orage ainsi que le cadavre étendu à terre. Il était donc évident pour moi que si je trouvais une cause déterminante plus sérieuse, je devais forcément réussir à m'illuciner.

Vous voyez que je suis un peu de quoi je parle et que je ne m'appuie jamais que sur des données exactes. Les hallucinés sont des sortes de fous, j'en conviens, mais je vous défends de vous appuyer sur mes hallucinations pour m'en envoyer dans une maison de force. Car c'est volontairement, moi, c'est par raisonnement, par science que j'irritais mon imagination; c'est moi qui prenais l'initiative de ces troubles cérébraux et je le faisais parce qu'ils déterminaient en moi des jouissances dont vous n'avez aucune idée; je suis un être libre, raisonnable, doué d'intelligence et de volonté et non, comme les hallucinés auxquels vous voyez m'assimiler, non comme les fous, une bête bête inerte, incapable de résistance, esclave de sa maladie.

Je n'eus pas de peine à trouver la cause déterminante dont je vous parlais. Le raisonnement m'y conduisit en droite ligne. Etant donné mon crime, sa répétition exacte me redonnait seule la totalité de mes impressions. Or, je ne pouvais pas chaque fois, endormir un homme et le pendre; je devais donc recourir à un subterfuge et chercher un moyen de froter la vérité le plus près possible. Plus l'apparence serait trompeuse, plus grandes seraient les chances de réussite. D'un orfèvre à un véritable corps humain il y avait une certaine marge, et infailliblement je devais la trouver.

Huit jours après cette nuit fameuse, je profitai de ce que je ne savais trop quelle grande fête qui se donnait à Paris pour proposer à mes enfants une visite à la capitale. Aussitôt accueillie, ma proposition fut le lendemain même mise à exécution; la courtesse était des nôtres. A Paris, je réussis sans difficulté à quitter mes enfants pendant deux jours; une affaire d'importance m'arriva au château avec une grande crise oblongue que je fis déposer dans ma chambre. J'attendis la nuit pour la débaler. Elle contenait un mannequin d'homme, grand et naturel, très-bien conditionné — une véritable œuvre d'art à l'usage de peintres. Sur la figure de bois, imberbe, je collai une longue barbe blonde, semblable à celle que le comte de Maleplaine portait avec tant de distinction. J'allai ensuite coucher le mannequin dans le lit de la chambre verte et, sans rien tenter ce soir-là, car la supercherie était de trop fraîche date pour que je puisse en être dupe, je m'endormis placidement. Au petit jour, le lendemain, je repris le train de Paris et j'annonçai à mes enfants que j'avais dû subitement retourner à Lomoges prétexté.

Nous restâmes une quinzaine à Paris, puis nous rentrâmes tous au château. Immédiatement, je tentai la première épreuve. Muni d'un flacon de chloroforme et d'une corde, je pénétrai dans la chambre fatale et avec une certaine fièvre anxieuse, je répétai mon crime tel que j'avais commis. D'abord le tampon d'ouate sur la figure, ensuite la pendaison. Je renouai à l'habillage commettant trop long. L'âge ayant alors à mes membres, je perfectionnai le système de la pendaison. Au lieu d'attacher la corde à la tringle des grands rideaux, je me contentai de l'y passer une fois pour toutes; les deux bouts pendaient de chaque côté jusqu'à terre. De cette façon je n'avais qu'à trainer le corps — la mannequin, veux-je dire — jusqu'à la fenêtre. Là, je lui passais au cou le nerf coulant, je le hissais sans peine, la tringle des rideaux servait de point d'appui et de poulie, et j'assujétissais le bout de la corde à la raie de la fenêtre. Pour la dépendaison, je n'avais aucune difficulté et je laissais la corde en place, dissimulée par les plus des rideaux.

La première fois le succès de ma tentative fut médiocre. Le trop grand souci de réussir paraissait l'effort de mon imagination. Jeus cependant une poignante émotion quand je vis le pendu, dansant à la fenêtre. Ce demi-insuccès ne me découragea pas. Je réitérai avec acharnement, comptant sur la fréquence de mes essais pour atteindre mon but. Presque tous les soirs, je m'enfermais dans la chambre verte pour pendre et reprendre mon homme de crin; mon opération finie, tantôt je le

serais dans une longue armoire, tantôt je le couchais dans le lit. Pour gagner progressivement, sans secousse, l'entière hallucination, j'éteignais la bougie, sitôt mon entrée, quand le mannequin était dans le lit, sitôt que j'y avais couché quand la fois dernière je l'y avais enfermé dans l'armoire, je procédais à mon crime dans les ténébreux, craignant que la vue ne détruisit mon enchantement. Je constatais chaque fois, du reste un progrès considérable. Comment vous expliquer cela? J'étais "doux" je me sentais réellement double. C'est-à-dire qu'il y avait une partie de moi-même qui s'abandonnait, une autre qui lutait; une qui croyait à la "réalité" des "images", qui se laissait entièrement dominer par elle; une autre qui se débattait contre leur enlèvement et qui s'acharnait à répéter que le comte était mort et que mon pendu n'était qu'un mannequin. Je percevais à chaque tentative mais certaine de cette double existence. Chaque fois, je constatais l'affaiblissement de cet autre moi raisonnable. J'en avais l'angoisse conviction; un jour était par chain on cette double existence s'annihilait, ou je ne serais plus qu'un, ou je serais réellement un autre comte, que dis-je? le comte lui-même; ou mon imagination en un mot serait toute ma vie.

Quelque chose me gênait pourtant. On avait entendu des bruits étranges la nuit; on s'était convaincu de l'existence d'un mystère au château. Les domestiques jassaient, parlaient de revenants, de spectres, que sais-je, moi? Ils allaient jusqu'à prétendre que le comte de Maleplaine venait errer vers minuit dans la chambre maudite. La comtesse haussait les épaules, atristée néanmoins par ce lugubre sonneur. Mon fils riait très haut, en inconnu qu'il était comme son père, mais Suzanne s'épouventait: "Elle ne voulait plus vivre en ce château hanté par le fantôme du comte, nous lit elle un soir en pleurant, elle ne le voulait plus!" Mon fils la calma de son mieux, lui promit de lui donner une preuve certaine de la vanité de ses terreurs enfantines et sécha ses larmes d'un balai. Ces scènes se renouvelèrent fréquemment, paraissant, comme elles me gênaient beaucoup, je les évitais soigneusement. — Pourquoi n'ai-je pas été plus curieux?

Je me promis de prendre plus de précautions. Mais vous comprenez que mon autre moi, le moi raisonnable, s'affaiblissait de plus en plus; il ne m'était guère possible quand j'arrivais au paroxysme de la jouissance de modifier mes transports. Car j'y touchais, j'y touchais au paroxysme, mon dualisme avait presque entièrement disparu et le lendemain de mes crises j'étais dans cet état exquis de torpente, de doux abattement qui suit l'assouvissement des passions violentes.

Un soir enfin, il y a deux mois, un soir, je compris que jamais je ne pourrais monter d'un degré plus haut dans la jouissance. Et proie à l'ardente fièvre, qui depuis quelques jours me consumait, j'avais pénétré dans la chambre du pendu. Il était une heure du matin; tout dormait. Ma bougie me montra le mannequin dans le lit, je ne m'en étonnai pas; immédiatement j'éteignais et je commençai mon œuvre.

Imbiber le tampon d'ouate, le poser sur le visage du mannequin fut l'affaire d'une seconde. L'odeur du chloroforme déterminait toujours chez moi l'ivresse désordonnée des souvenirs; à peine se fut-elle répandue dans la chambre que mon exaltation ne couvrait plus de bornes, j'étais en proie à une fièvre délirante, je ne m'étais senti à ce point halluciné. L'autre moi était mort, il était enfin adonné, car lorsque je saisis je comte, c'était bien de la chair que mes mains atteignaient, c'était bien un corps humain, tiède, souple, respirant, ces traits que palpait ma main tremblante, cette bouche ce front, ces yeux clos n'étaient pas de bois... non! Tout cela vivait — vivait! Quelle ivresse, mon Dieu!... Je traîne le comte à la fenêtre. Mes membres eux-mêmes étaient hallucinés, car ils me donnaient la sensation d'un effort plus vigoureux plus en bleu que d'habitude. Je cherchais la corde à tâtons. Voici le nerf coulant! Avec quelle terreur puissante le passai-je autour du mannequin, en lui vivant!... Je m'enfermais dans la chambre verte, je m'assis sur le bord de la corde, et je me sentais fatigués ce soir, je tire... je tire...

Bryson, Graham & Cie.

Nous sommes bien occupés!

Nos prix sont tellement à la portée de tous, que nos magasins sont toujours pleins. Par suite d'arrangements nouveaux nos clients seront servis vivement. Tout le monde est surpris de voir des prix si bas; pour de l'argent comptant nos manufacturiers sacrifient la marchandise.

325 paires de rideaux de dentelle, qualité supérieure, jolis dessins, \$1.00 à \$2.00 meilleur marché qu'ailleurs.

250 paires de nouveaux rideaux de dentelle, dessins tout nouveaux à \$1.00, \$1.25, \$1.50. Quelques paires à \$0.50.

100 paires de rideaux Stores de couleurs variées, clairs et foncés, longueur de 3 1/2 verges à 75 cts et \$1.00 la paire.

157 pièces de mousseline artistique et de Madras, le plus bel assortiment de la ville. Franges de toutes couleurs assorties.

Belle toile large et damassée à 20 cts.

10,000 de Calico anglais très qualité à 8, 10 et 12 cts.

50 pièces importées de Gingham pour robes à notre unique prix de 15 cts. Meilleure chance que partout ailleurs.

25 pièces de nouveaux Satins Français, marchandises de premier choix, 8, 20, 25 et 20 cts.

TAPIS

Assortiment magnifique et de bon ton de tapis. Les plus jolis dessins. L'assortiment le plus complet de la ville.

Avec des prix raisonnables.

Les affaires prospèrent.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks. Quartiers Généraux pour } 35 RUE O'CONNOR. } Bargains en Epicerie.

Nous agrandissons notre manufacture et afin d'alléger le déménagement nous vendons, pour argent comptant, à des prix spéciaux toutes nos PORTES, FENETRES, JALOUSIES BOISERIES

The E. B. EDDY Co. HULL



Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

LES FOMERIEUX MÈMBRES QUI EMPLOIENT LA SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSÉES

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Arrivée et Depart des Malles.

Table with columns: MAILES, Arrivées, Départs. Lists destinations like OUEST-Toronto, Hamilton, London, Peterborough, etc., with arrival and departure times.

Les lettres destinées à l'enregistrement doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des malles postales.

J. GOUIN, Maître de Poste.

Plus de 30 ans de succès LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS

ISLAND HOME Stock Farm



Percheron Horses. All stock selected from the best of Great Britain and the most established reputation and registered in the book and American stud books.

PARFUMS ESS-ORIZA SOLIDIFIÉS PRÉSENTÉS SOUS FORME DE CRAYONS (12 ODEURS DÉLICIEUSES) Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer (en Peau, le Linge, Papier à Lettres, etc.)

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien d'Un An en Ville... Un An par la Poste...

12eme ANNÉE

Discours sur l'AU SENAT, LE 1er

Honorables Messieurs, En prenant la parole...

Cette session, honorables Messieurs, me semble s'être ouverte sous des auspices particulièrement favorables.

En tous temps, le Sénat a considéré comme une grande force sociale et comme l'un des grands centres des bouleversements populaires.

Nous ne devons pas nous réformer. Nous devons traire, les provoquer, quand il y a lieu, pour œuvre humaine, quel que soit le genre qui l'a conçu, et ment frappée d'impérialisme donner ainsi de légitimes factious à l'opinion publique avec le respect du passé de nos besoins du jour.

Faites-moi de la bon et je vous ferai de la bon disant un jour, un grand français. Eh bien, Son nous a dit hier que étaient florissantes, et que fiscale s'était soldée par considérable. Tout l'aurait d'autant plus de quelle que l'exercice compromet un autre excès deux surplus vont être de réduire la dette publique maintenir haut et ferme sur les bourses européennes c'est est tel que nous l'heure présente emp meilleur marché que la grandes puissances, qui se sentent la prodence dans publique, je ne suis pas pendant qui s'effraient d'